

ADMINISTRATION

— ET —

REDACTION

45

PLACE JACQUES-CARTIER

MONTREAL

ABONNEMENT

UN AN - - \$0.50

Strictement d'avance



JOURNAL QUI FAIT DANSER

ANNONCES

MESURE AGATE

1ère insertion - - 10 cents

Autre " " " " 5 "

A LONGS TERMES

CONDITIONS SPECIALES

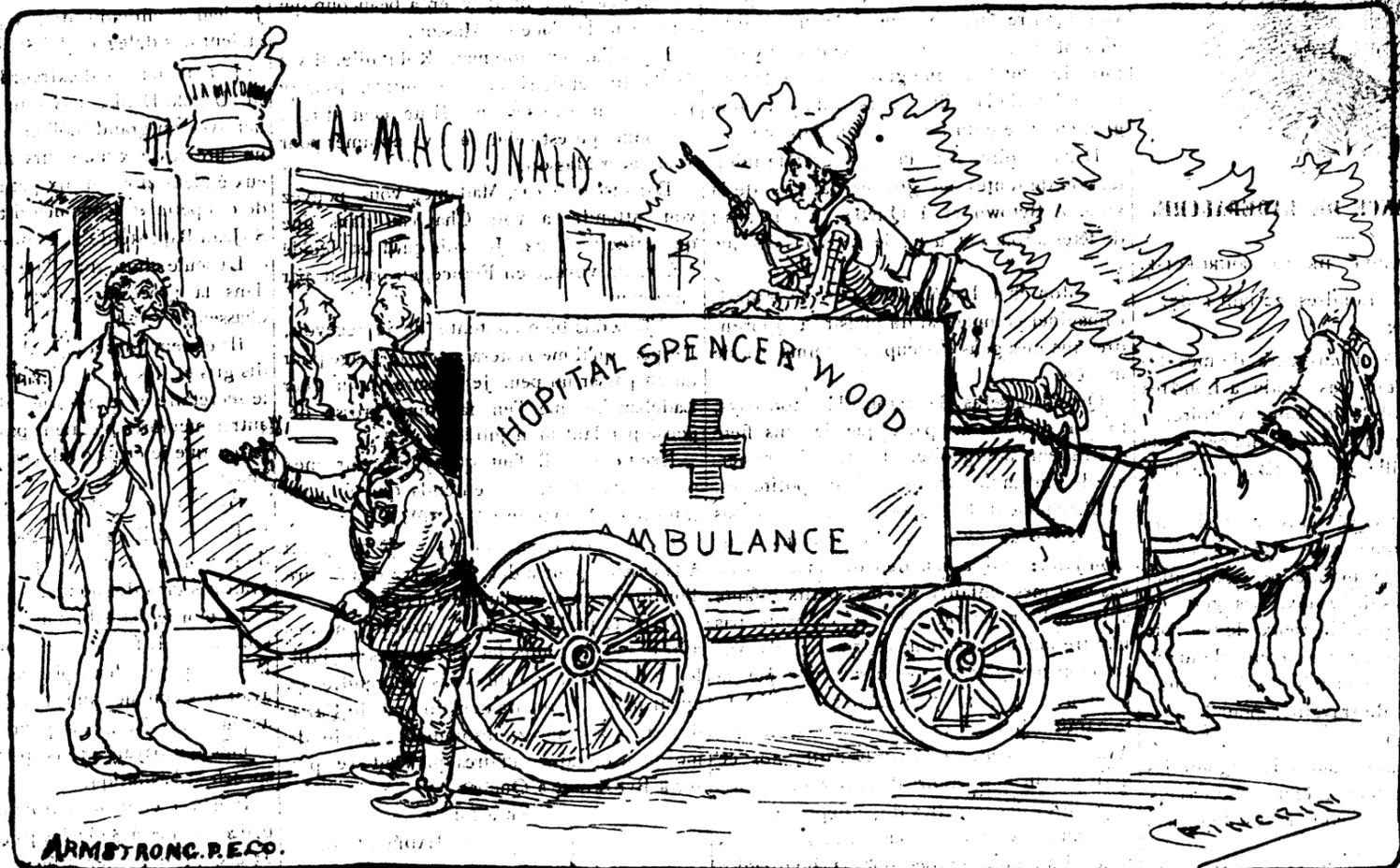
LE NUMERO

UN CENTIM

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 2 JUILLET 1887

No 41



UN CAS D'AMBULANCE

LADÉBAUCHE (conducteur de l'ambulance).—Docteur, vous avez téléphoné pour l'ambulance. Avancez votre malade.
 LE DOCTEUR J. A. MACDONALD (embarrassé).—Je vous demande pardon pour vous avoir fait venir pour rien. J'ai deux patients chez moi, et il m'est impossible de dire lequel est le plus malade. Je n'ai personne à envoyer aujourd'hui.
 LADÉBAUCHE (fâché).—Vous ne devriez pas foutre le monde comme ça. Nous n'avons pas le temps de blaguer le service. J'ai mon joueur de violon qui m'attend pour aller à une danse chez Mercier. La prochaine fois que vous appellerez l'ambulance, j'espère que ça ne sera pas pour rien.

L'OBUS

Près du pont de Sèvres, sur la rive gauche de la Seine, s'élevait, noyée dans un massif de verdure, une coquette chaumière, dont les murs et la toiture disparaissaient sous l'achevêtement du lierre, de la clématite et du chèvre-feuille.
 Dans le jardin, qu'ombrageaient de vieux châtaigniers, les pinsons, les bouvreuils se donnaient de joyeux rendez-vous, et leur babillard charmait les hôtes de la maisonnette.
 Les hôtes : Pierre Barlat un brave et honnête ouvrier, dur à l'ouvrage, joyeux compagnon, ignorant le chemin du cabaret, ne cherchant d'autres jouissances que celles que lui procurait la vie de famille ; sa femme, Jeanne, une robuste paysanne, dont les grosses lèvres rouges s'ouvraient dans un franc sourire, sur ses dents merveilleuses de blancheur. C'était plaisir de voir cette joyeuse mère soigner ses trois enfants, tout jeunes encore. Jamais un moment d'impatience, et pourtant, c'était du mal, trois marmots à soigner, le linge et les vêtements à entretenir et tous les autres soins du ménage ! Tout cela se faisait en chantant, et, le soir, après le dîner, quand toute la marmaille dormait, il restait encore une bonne heure de flânerie, avec Pierre, dans le petit jardin.
 Cette heure-là reposait des fatigues de la journée. On l'employait à faire des projets d'avenir. Trois enfants à élever, c'était une

lourde charge ; mais l'ouvrage allait bien et ce n'était pas les forces et le courage qui manquaient. Dans quelques années, Pierre serait contremaitre ; partant, la paye serait plus forte. Les mioches seraient élevés ; pendant qu'ils iraient à l'école, Jeanne travaillerait de son état, repasseuse. On mettrait de l'argent de côté et l'on achèterait la bicoque. De fait, quand ils seraient vieux, où trouveraient-ils mieux pour se retirer et manger leurs quatre sous ? Dame, on n'en aurait pas des "cents et des mille" ; mais les enfants feraient comme leurs parents, ils travailleraient et les vieux vivraient de leurs économies.
 Rêves naïfs, grossièrement traduits, mais qui faisaient le bonheur de ces braves gens.
 Les années passèrent ainsi et le rêve commençait à se réaliser. Pierre travaillait le dimanche ; il ne prenait plus de repos. Le propriétaire avait des prétentions très élevées ; mais ses prétentions n'avaient fait qu'accroître leur désir de posséder.
 Ce serait dommage, disait Pierre, de quitter cette maison, à laquelle, chaque jour, il faisait quelque amélioration. Et le jardinier ! Tous ces arbres qu'il avait plantés, d'autres en recueilleraient les fruits ! Il leur semblait que c'était un vol.
 On s'était donc mis d'accord avec le propriétaire. L'acte de vente fut signé un di-

manche. Quand Pierre Barlat sortit de chez le notaire, son titre de propriété dans la poche de son veston, "le roi n'était pas son cousin", comme il le disait lui-même, pendant qu'un bon rire épanouissait sa figure.
 Il avait été convenu tout d'abord que l'on fêterait l'acquisition par un joyeux dîner à l'auberge. Une friture de Seine, un lapin sauté et quelque bouteilles de vin de Surresnes, un vrai repas de Lucullus. Mais, quand Pierre se sentit "propriétaire", il n'y tint plus.
 —Allons dîner chez nous, dit-il à sa femme.
 Si vous aviez entendu l'intonation qu'il donna à ces mots : "chez nous" !
 Il avait pour cela, toutes sortes de bonnes raisons. La cuisine d'auberge ne valait rien ; c'était toujours les mêmes sauces, avec un affreux goût de graillon. On serait bien mieux à la maison, à l'ombre sous la charmille, la Seine à leurs pieds et, dans le fond, l'imense panorama de Paris, tout ensoleillé.
 C'est au milieu de ce bonheur, dont sa vie lui paraissait remplie, que la guerre de 1870, vint surprendre Pierre Barlat.
 C'est au fort du mont Valérien que nous le retrouvons. Pierre est canonnier. Il veille près de sa pièce, quand le général Noël, commandant le fort, s'approche, accompa-

gné des officiers de son état-major. Le général s'appuie sur la pièce et, sa lorgnette en main, il dirige ses regards vers le pont de Sèvres.
 —Canonnier, dit-il d'une voix brève, en se relevant.
 —Mon général ? répond Pierre, en faisant le salut militaire.
 —Tu vois d'ici le pont de Sèvres ?
 —Très bien, mon général.
 —Cette bicoque, là-bas, dans le bouquet d'arbres, sur la gauche ?
 —Je la vois, dit Pierre, qui pâlit.
 —C'est un nid de Prussiens ; un obus là dedans, mon brave.
 Pierre est encore plus pâle ; malgré l'âpre bise qui fait grelotter les officiers sous leurs pelisses de fourrures, il lui semble qu'il est inondé de sucre.
 Personne cependant ne s'aperçoit du trouble du canonnier. Il s'approche de la pièce la pointe attentivement. Les officiers suivent l'effet du coup.
 —Bien touché, dit le général, quand la fumée est dissipée. La baraque n'était pas solide ; il n'en reste plus que des ruines.
 Une grosse larme perle aux yeux de Pierre. Le général s'en aperçoit.
 —Qu'est-ce qu'il a celui-là ? demanda-t-il avec sa brusquerie habituelle.
 —Pardou, mon général, répond Pierre, redevenu maître de lui-même ; c'était ma maison, tout ce que je possédais !